

## Panorama du court métrage québécois récent

André Roy

---

Numéro 131, mars-avril 2007

Court métrage Québec

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/12727ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

---

Éditeur(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (imprimé)

1923-5097 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

---

Citer ce compte rendu

Roy, A. (2007). Compte rendu de [Panorama du court métrage québécois récent]. *24 images*, (131), 24–30.

# Panorama du court métrage québécois récent

Textes de Marco de Blois (M.D.), Robert Daudelin (R.D.), Dominique Dugas (D.D.), Simon Galiero (S.G.)  
Philippe Gajan (P.G.), Gérard Grugeau (G.G.), Marcel Jean (M.J.) et André Roy (A.R.)



## **I, II, III, Crépuscule de Félix Dufour-Laperrière**

2005. Ré., scé., mont. et ph. : Félix Dufour-Laperrière. Mus. : Charles Cotvin. Mont. son : Olivier Calvert. Prod. : Noir sur blanc animation/Félix Dufour-Laperrière. Dist. : Les Films du 3 mars. 35 mm. Coul. 16 min.

**L**ors du Festival d'animation d'Annecy 2006, le réalisateur a subi les huées d'une partie de la foule. Imaginez : une œuvre non narrative d'une durée de 16 minutes. Évocation en trois parties de la vie humaine, le film est pourtant d'une grande force d'évocation et témoigne d'un sens artistique très sûr. Félix Dufour-Laperrière construit un univers graphique qui ne ressemble à aucun autre, dont la singularité n'a d'égale que la sensualité : les formes se caressent entre elles, glissent doucement sur une surface aux fines textures, presque avec tendresse. Il y a quelque chose d'organique dans les images riches et vibrantes de ce film mi-figuratif, mi-abstrait, qui combine éléments réels et dessinés (elles ont un côté bric-à-brac, *scrapbook*, inventaire). En effet, accompagné d'une musique puissante de Charles Cotvin, le film possède un fonctionnement secret, une cohérence dissimulée : il se présente comme une matière vivante dont la raison n'arrive pas à percer tous les mystères. – **M.D.**

### 3 façons de se tenir debout devant une arme pour que la photo soit réussie de Steve Asselin

2003. Ré. et mont. : Steve Asselin. Ph. : Sébastien Gros et Steve Asselin. Son : Georges Sheehy. Mus. : Christian Bouchard. Int. : Hélène Florent, Stephen Shellenberg et Henri-Louis Chalem. Prod. : Spirafilm/Philippe Gagnon. Dist. : Spirafilm. Vidéo. Coul. 5 min.

Issu d'un curieux projet ayant vu le jour à la coopérative de production Spirafilm de Québec – adapter en cinq minutes un chef-d'œuvre de la littérature mondiale –, ce court métrage s'inspire d'*Ainsi parlait Zarathoustra* de Nietzsche. On ne s'étendra pas ici sur les qualités de l'adaptation – qui tiennent pratiquement du canular – pour insister plutôt sur la densité de l'atmosphère qui se dégage de ces trois couples en transit dont on ne sait presque rien, sinon qu'ils se font et se défont au rythme des voyages. Directeur photo en vogue – *Québec-Montréal, Mémoires affectives, Délivrez-moi* –, Steve Asselin choisit la voie de l'évocation. – **M.J.**



### Aspiration de Constant Mentzas

2002. Ré., ph. et mont. : Constant Mentzas. Scé. : Sylvain Arcand et Constant Mentzas. Son : Bruno Pucella. Int. : Nicolino Marinacci. Prod. : Les films Cosmodéon/Constant Mentzas. 35 mm. N. et b. 12 min.

Première image : celle d'un marteau sur le siège arrière d'une voiture. Après le générique, on voit un homme dans une voiture face à la mer. Plans longs, concis, en noir et blanc. On entend des bruits hors champ, on en devine la fureur; en effet, l'homme fracasse les portières de sa voiture avec le marteau. Il jette ensuite ses clés au loin. Le visage de l'homme maintenant assis dans la voiture est scruté dans un beau et lent travelling, comme si la caméra essayait de déchiffrer la tristesse qui l'étreint. Les derniers plans montrent la voiture envahie par la mer qui monte. L'image dans sa stylisation déterminée enregistre la réalité dans un suspense muet. Elle se fait poésie et philosophie, nous amenant lentement et avec sûreté au dénouement tragique, en instillant intensité et mélancolie aux plans. Antonionien, Constant Mentzas a su cadrer le désespoir et lui donner le *tempo lento* nécessaire afin qu'il s'empare de nous. – **A.R.**

### Bager de Tomi Grgicevic

2003. Ré., ph. et mont. : Tomi Grgicevic. Scé. : Tomi Grgicevic et Davor Grgicevic. Son : Michel Bontemps et Davor Grgicevic. Mus. : Sabin Hudon. Int. : Sonja Miklauzic et Zoran Dzeverdanovic. Prod. : Vidéographe/Tomi Grgicevic et Davor Grgicevic. Vidéo. N. et b. 19 min.

Une promenade bucolique à vélo se transforme en cauchemar pour une jeune femme. Avec *Bager*, Tomi Grgicevic construit un film qui prend d'abord assise sur un univers sonore inquiétant dont on ne sait trop s'il est le fruit d'un véritable danger ou celui du délire hallucinatoire du personnage féminin qui prête des vertus anthropomorphiques à une pelle mécanique. L'utilisation de la vidéo et du noir et blanc permet au cinéaste d'explorer le décalage entre l'ultra-réalisme, voire l'immédiateté, de l'image électronique et la distance temporelle provoquée par le noir et blanc, plus associé à l'image photographique de nature mécanique. Simple coquetterie plastique ou effet mesuré ? D'ailleurs, *bager* ne signifie-t-il pas « pelle mécanique » en slovène ? Minimaliste dans sa trame narrative, sans dialogue, ce court métrage trahit les origines slovènes de son auteur : la parenté de *Bager* avec le cinéma est-européen est flagrante. – **D.D.**



### Les adieux de Lisa Sfriso

2005. Ré. et scé. : Lisa Sfriso. Ph. : Claudine Sauvé. Mont. : Diego Briceño-Orduz. Son : Esther Augé. Mus. : James Duhamel. Int. : Marie-Ève Beaugard, Alice Morel-Michaud et Karine Beauchamps. Prod. : Périphéria/Yanick Létourneau. Dist. : Périphéria. 35 mm. Coul. 12 min.

Lisa Sfriso nous avait donné il y a déjà quelques années *La casa del nonno* et confirme avec *Les adieux* son indéniable sensibilité et sa capacité à traiter des sujets les plus douloureux avec douceur et de façon impressionniste. Ces adieux sont ceux qu'adresse une enfant à son amie morte noyée. Mais le film nous entraîne plutôt tout d'abord dans les jeux et les serments de ces deux petites filles modèles dans un décor bucolique. Ce n'est que petit à petit que l'on prend conscience du deuil, un peu comme s'il fallait pénétrer leur univers pour comprendre l'immensité de cette douleur. Jamais naïf, très juste et d'autant plus poignant, le film nous fait côtoyer les rivages de l'enfance avec dignité. – **P.G.**

## Le blues de la rue de Marie-Ève Tremblay

2006. Ré., ph., mont. et prod. : Marie-Ève Tremblay. 16 mm. N. et b. 5 min.

**P**ortrait impressionniste de Montréal, niveau rue. Sans autre ambition que de voir la ville à travers l'ocilleton d'une caméra, ce petit film d'apprentissage – il s'agit d'un film étudiant – témoigne du plaisir de filmer, moment essentiel dans la découverte du cinéma pour tout cinéaste en herbe. Une certaine émotion, fragile comme le regard timide d'un jeune cinéaste, et qui ne manque pas de justesse. Des personnages bien saisis et bien inscrits dans le décor urbain. Voilà un essai modeste, mais néanmoins réussi dans les limites imposées. Nous saurons dans quelques années si l'expérience a des suites. – **R.D.**



## Corps étrangers de Simon Lavoie

2003. Ré. et scé. : Simon Lavoie. Ph. : Michel Caron. Mont. : Mathieu L. Denis. Son : Dominic Chartrand et Karim Ronda. Concept. son. : Stéphane Larivière. Int. : Martin Dubreuil et Isabelle Blais. Prod. : Metafilms/ Pascal Bascaron et Sylvain Corbeil. Dist. : Netima. 35 mm. Coul. 29 min.

**A**vec ses longs plans fixes, ses mouvements de caméra parcimonieux et ses légers recadrages, le cinéma de Simon Lavoie enregistre l'essence d'un monde cerné par le néant du quotidien. Un homme tente de s'arracher à ce vide abyssal où la solitude des âmes crie sa rage muette et sourde. Il fait appel à une prostituée qui se trouve à habiter, elle aussi, l'immeuble où il vit et travaille comme homme à tout faire. Dans des espaces vides et transitoires, des lieux souvent scindés en deux, les personnages se croisent, se toisent et demeurent à jamais étrangers les uns par rapport aux autres. Structuré, le cadre prend des allures de tombeau où les corps entiers ou amputés se débattent et peinent à s'incarner. L'incommunicabilité est totale, la fatalité, implacable. Nulle transcendance ici. Rien n'annonce vraiment l'hommage à Andreï Tarkovski d'*Une chapelle blanche* (2005), sinon une même exigence face à un art par lequel il convient de sculpter le temps et l'espace avec un instinct infaillible. – **G.G.**

## Donkey Harvest d'Allan Levasseur Brown

2005. Ré., scé., mont. et son : Allan Levasseur Brown. Ph. : Mario DeGiglio-Bellemarre. Mus. : John Lindberg Trio. Int. : Johnnie Bertocchi, Sabrina, Prioletta, Anne Marie Marko, Richard Gatkowski et Christopher MacKinnon. Prod. et dist. : Volatile Works. Super-8. N. et b. et coul. 11 min.

**S**ur le chemin du retour à la maison, un ouvrier qui vient de perdre son emploi est en proie à un vertige surréaliste. En jouant sur des associations propres aux mécanismes psychiques, *Donkey Harvest* évoque le cinéma expérimental. Il s'inscrit toutefois dans un récit relativement classique construit en trois temps : le congédiement, le chemin du retour et l'arrivée à la maison. Si le dernier acte agit comme révélateur des charges symboliques contenues dans le film, c'est cependant l'acte central, véritable plongée dans l'inconscient du personnage, qui donne toute sa densité au film. Convoquant au passage certains codes du cinéma muet (dont la colorisation), Brown (qui signe parfois sous le pseudonyme Witkacy) propose avec ce film un court métrage en marge de la production courante, qui tranche sur cette dernière tant par son esthétique que par sa trame sonore volontairement décalée, qui relève davantage du collage que de l'illustration. – **D.D.**

## Les Drujes d'Isabel Grondin

2004. Ré. et scé. : Isabel Grondin. Ph. : Olivier Tétreault. Mont. : Isabel Grondin et Olivier Tétreault. Son : Patrice LeBlanc. Mus. : Pierre Hurtubise. Int. : Anne Weber, Stéphanie Crête Blais, Patrick Baby et Nathalie Cloutier. Prod. et dist. : Les Productions Semiramis. Vidéo. Coul. 14 min.

**P**armi la déferlante de courts métrages d'horreur produits au Québec ces dernières années, il faut placer ceux d'Isabel Grondin dans une classe à part. Elle connaît visiblement les codes du genre (thèmes, points de vue, cadrages, éclairage, musique). Sans grands moyens, elle réussit à construire des récits qui, en s'appuyant sur une trame sonore qui met en avant hurlements et musique industrielle, suggèrent souvent plus qu'ils ne montrent. Racontant les frasques de deux jeunes vampires ayant une panne d'essence la veille de Noël, *Les Drujes* s'avèrent probablement le film le plus achevé de Grondin. En ménageant bien ses effets de style et ses accents *gore*, la cinéaste propose un cinéma plus dense et mature que la kyrielle de courts métrages d'horreur *made in Québec* qui, au mieux, se présentent comme des parodies de films de série Z ou, au pire, comme la démonstration d'un savoir-faire qui ouvrirait les portes de Hollywood. – **D.D.**

## Encre noire sur fond d'azur de Félix Dufour-Laperrière

2003. Ré., scé. et dir. art. : Félix Dufour-Laperrière. Mont. : Félix Dufour-Laperrière et Jacques Drouin. Son : Olivier Calvert. Mus. : Charles Côté-Potvin. Prod. : Noir sur blanc animation/Félix Dufour-Laperrière. Dist. : Les Films du 3 mars. 35 mm. Coul. 5 min.

**A**utour du songe d'un cinéaste d'animation installé à sa table à dessin, Félix Dufour-Laperrière livre un premier film énigmatique et borgésien qui révèle déjà l'originalité profonde de son univers pictural. Les stars du cartoon – le chat Félix, la souris Mickey – hantent l'espace comme des ombres mélancoliques, fantômes d'une époque insouciant et révolue, silhouettes errant dans une ville désertée. Pour Dufour-Laperrière la création est affaire sérieuse et le cinéma, affaire d'émotion. À signaler, la découverte d'un étonnant musicien de cinéma, Charles Côté-Potvin, dont il faut retenir le nom. – **M.J.**

## The First Day of My Life de David Uloth

2005. Ré. : David Uloth. Scé. : Louise Pelletier. Ph. : Alexandre Bussières. Son : Bruno Pucella et Sébastien Durocher. Int. : Amber Bernard, Kaila Magnone et Maxime Beauregard. Prod. : Sure Shot Productions/David Uloth. Dist. : Locomotion. 35 mm. Coul. 12 min.

**A**près avoir fait l'amour pour la première fois, Laura annonce à sa petite sœur de onze ans qu'elle va s'installer dans une chambre miteuse avec son petit ami francophone. Avec un doigté remarquable, David Uloth dirige cette étonnante plongée dans la psychologie, les aspirations idéalistes et les peurs des jeunes filles. Naviguant entre le réalisme de la mise en scène et le romantisme nourri d'absolu des adolescentes, le film trouve sa vérité : belle, simple, sans artifice. Un vrai scénario, un vrai sujet, une mise en scène d'inspiration classique totalement maîtrisée. Voilà qui n'est pas chose courante. – **M.J.**

## Les guides de Nancy Baric et Nicolas Renaud

2004. Ré. et prod. : Nancy Baric et Nicolas Renaud. Super-8 et DV. 3 min.

(sans titre) Installation d'un film Super-8 en boucle de Nancy Baric et Nicolas Renaud, 2006. Ré. et prod. : Nancy Baric et Nicolas Renaud. Super-8. Muet. Projection en boucle sur écran en trois dimensions.

Colonnes dans la mer de Nancy Baric et Nicolas Renaud, 2006. Ré. et prod. : Nancy Baric et Nicolas Renaud. Super-8. Muet. 2 min. Diffusion : gonflage 16 mm ou transfert vidéo.

**A**près *Les guides*, court métrage lyrique créant un fascinant contraste entre la voyance et le rêve, Baric et Renaud poursuivent leur collaboration en réalisant deux autres films très inventifs... D'après la démarche de leurs auteurs, ces deux films tournés en Super-8 résultent d'un même principe d'expérimentation avec la prise de vues image par image, sans montage ni trucage. Habituellement utilisée pour l'animation ou l'accélééré, cette technique simple vise plutôt ici à offrir une perception purement « filmique » d'un lieu, où la succession d'images fixes crée des formes et des mouvements qui n'existent que sur la rétine. Tournés dans des espaces rappelant la « grille perspectiviste » de la Renaissance, ces films donnent l'illusion d'avancer et de reculer tour à tour dans l'espace, de voir les choses de loin et de près. Une fois le film projeté à 24 images/seconde, l'œil superpose plusieurs cadres fixes d'un même lieu photographié à différentes distances, mêlant les formes et les couleurs, unissant des instants disparates dans une même fraction de seconde. – **S.G.**

## L'immigré de Simon Galiero

2004. Ré. et mont. : Simon Galiero. Ph. : Nicolas Cannicconi. Son : Sabin Hudon. Int. : Faysal Ilyas. Prod. : Vidéographe/Pierre Brault. Dist. : Simon Galiero. Vidéo. Coul. 26 min.

**O**uverte sur le silence des grands espaces nus, cette ode méditative fait écho à la dernière séquence de *La Sarrasine* de Paul Tana. Même inscription d'une silhouette noire dans un paysage de neige où se joue l'enracinement d'un immigré en quête de nouveaux horizons. Parti de la ville où il travaille, un jeune Pakistanais traverse le Québec. En dix tableaux filmés en plans longs et annoncés par des intertitres qui situent les étapes de ce road movie initiatique à la Kiarostami, la caméra investit la géographie et l'histoire d'un pays de démesure, échoué au nord du nord. Mines : au gré du voyage, tout cristallise pour bâtir une nouvelle identité que l'immigré s'approprie physiquement sans renier pour autant

ce qui le constitue. La leçon de français en fin de parcours viendra sceller symboliquement cette double appartenance. Privilégiant le fragment et le hors champ sonore, ce film à l'esthétique assurée nous regarde droit dans les yeux. Où est la maison de mon ami ? Mais ici, Faysal ! – **G.G.**

## ∞ de Guillaume Fortin

2002. Ré. et scé. : Guillaume Fortin. Ph. : Mathilde Lacoursière. Mont. : Stéphane Lafleur. Son : Madelaine Douville et Marie-Hélène Bélanger. Mus. : Martin Marie. Int. : Marc Latrémouille, Michel Albert, Margaret McBreathy et Anne Nadeau. Prod. : Nitrofilms/Pierre-Mathieu Fortin. Vidéo. Coul. 9 min.

**V**ariation sur cette vieille idée selon laquelle l'agonisant voit défiler en quelques secondes les principaux épisodes de sa vie juste avant de trépasser, ∞ (pour « infini ») s'amuse à imaginer le travail de celui qui doit réaliser le film en question, un gaillard à l'air plutôt sinistre, reclus dans une petite salle de montage sombre. Le film alterne ainsi entre des scènes dans lesquelles on assiste aux efforts d'une équipe médicale pour réanimer une jeune fille qui tente de survivre à une overdose, des images du monteur en plein travail et des séquences tournées en Super-8 censées renvoyer à l'enfance de la mourante. L'effet nostalgie du Super-8, dont on a peut-être un peu abusé ces dernières années, donne ici sa pleine mesure car le contexte – la proximité de la mort, l'état de suspension temporelle habilement créé, la jeunesse de la victime – s'y prête particulièrement bien. – **P.B.**

## L'hiver longtemps de Frédéric Pelletier

2005. Ré. et ph. : Frédéric Pelletier. Mont. : Stéphane Lafleur. Son : Martin Messier. Prod. : Le filmage/Frédéric Pelletier. Dist. : Les Films du 3 mars. Vidéo. Coul. 18 min.

**L**e réalisateur filme ici ses grands-parents, mariés depuis une cinquantaine d'années. La vieillesse a réuni cet ancien marin et sa femme, mais la mer les a toujours séparés, de sorte que c'est en solitaires qu'ils poursuivent côte à côte leur chemin. Contemplatif, Frédéric Pelletier construit son film comme une série de vignettes évoquant la vie immobile, l'attente, le souvenir, la nostalgie, le présent qui se dilate au point de ressembler presque à la mort. – **M.J.**



## Infiltrator de Joshua Dorsey

2005. Ré. et scé. : Joshua Dorsey. Ph. : Alain Julfayan. Mont. : Joshua Dorsey et Lewis Cohen. Mus. : Messaj. Prod. : Joshua Dorsey, Germaine Ying Gee Woong/Before Film et ONF. Dist. : ONF. HD. Coul. 7 min.

**P**ortrait de l'architecte canadien Paul Raff qui trouve son inspiration en espionnant les chantiers des grands projets nés de l'architecture industrielle. Le film le suit dans ses excursions et le retrouve devant sa table à dessin, en suffisamment d'occasions pour cerner sa conception de l'architecture : un art de l'espace bien entendu, mais aussi un art sonore qui doit donner à nos villes leur musicalité. Un portrait en mouvement où le cinéaste met ses outils au service d'un créateur et de ses idées. – **R.D.**

## Milos et Kis de Nancy Baric

2006. Ré. et mont. : Nancy Baric. Scé. : Nancy Baric et Nicolas Renaud. Ph. : Ivan Gekoff. Son : Ismaël Cordeiro. Mus. : Anna Sokolovic. Int. : Alexandre Marine, Peter Batakiev, Marjorie Smith et Robert Raynaert. Prod. : Les Films Janvier/Nancy Baric. Dist. : Les Films Janvier. 35 mm. Coul. 15 min.

**U**n écrivain, accablé par la mort de sa compagne, organise son suicide. Prenant ses sources dans une tradition romanesque (les premiers films de Kusturica, par exemple), *Milos et Kis* semble s'apparenter davantage à un certain cinéma de l'Europe de l'Est. Inspirée par l'œuvre étonnante de l'écrivain Danilo Kis, Nancy Baric tente avec acuité d'assujettir sa mise en scène aux contours les plus troubles de ses personnages. Créant une situation dramatique qui explore les rapports tortueux du couple, de l'amitié et de l'art, la réalisatrice fait le pari d'un cinéma dont les éléments narratifs (dialogues et personnages) se mettent au service d'une véritable profondeur. Prenant ainsi à revers une certaine vague de courts métrages dont les enjeux ne vont pas au-delà d'un pathos famélique qui leur confère un caractère faussement réel et l'apparat d'une esthétique « définitive », cet exercice d'une dramaturgie complexe et raffinée nous apparaît d'autant plus « nouveau », rare, difficile et louable. – **S.G.**

## Las mujeres de Pinochet d'Eduardo Menz

2005. Ré., scé., ph., dir. art. et mont. : Eduardo Menz. Mus. : Patricio Henriquez. Int. : Cécilia Bolocco Fonck et Carmen Quintana. Vidéo. Coul. 12 min.

**L**a mort récente du dictateur chilien confère au film une actualité encore plus pertinente : l'assassin Pinochet fut aussi un tortionnaire, nous rappelle-t-il. Recyclant des images empruntées à *Images d'une dictature* de Patricio Henriquez (l'élection d'une Chilienne au titre de Miss Univers 1987 et le témoignage d'une jeune femme torturée par le régime), le cinéaste force astucieusement notre attention en inversant les bandes sonores des deux documents : le vieux beau gominé tout fier de se pavaner avec la reine de beauté est aussi celui dont les escadrons ont aspergé d'essence et abandonné à son sort une jeune femme désormais définitivement défigurée. Jamais pourtant il n'y a ici esthétisation gratuite : le texte devient le véritable protagoniste du film et la stylisation plastique des images leur confère une dimension accusatrice. Le cinéma expérimental comme arme pamphlétaire : un détournement réussi. – **R.D.**

## Miroir d'été d'Étienne Desrosiers

2006. Ré. et scé. : Étienne Desrosiers, d'après le roman *Cahier d'été* de My Lan Tho. Ph. : Stéphane Ivanov. Mont. : Christophe Flambard. Son : Jean-François B. Sauvé. Mus. : Pierre Desrochers. Int. : Julie Beauchemin, Stéphane Demers, Xavier Dolan et Patrick Martin. Prod. : p7v/Étienne Desrosiers. Dist. : K-Films Amérique. 35 mm. Coul. 14 min.

**D**ans notre panorama du jeune court métrage, Étienne Desrosiers fait presque figure de vieux routier. On ne s'attendait pas à voir ce prolifique réalisateur de films sur l'art se lancer dans un récit d'initiation presque classique filmé en 35 mm. Les premiers émois amoureux d'un jeune homme lors d'un été de vacances dans une belle demeure familiale sont ici filmés avec une certaine nostalgie, celle qu'on éprouve avec un petit pincement au cœur en parcourant un album de photos de famille. Il y a ces parts d'ombre, ces non-dits, ces moments inexplicablement gravés dans la mémoire. Et surtout, il y a ces corps jeunes et beaux qui surgissent à chaque plan et déversent à l'écran leur sexualité en toute candeur. – **P.G.**



## Portrait de l'artiste en muse d'Étienne Desrosiers

2004. Ré. et scé. : Étienne Desrosiers. Ph. : Ivan Grbovic. Mont. : Christophe Flambard. Son : Jean-François B. Sauvé. Mus. : Pierre Desrochers. Prod. : Cyclope Films/Nicolas Comeau et Carl Ulrich. Dist. : K-Films Amérique. 35 mm. Coul. 10 min.

**É**tienne Desrosiers propose ici un portrait en miroir éclaté, une incursion marquée par la réflexivité et la poésie au cœur de la relation qui unit depuis 20 ans le photographe canadien George Steeves et son modèle, l'écrivaine Astrid Brunner. Restant à distance de tout discours explicatif ou historique, le cinéaste explore plutôt les traits du modèle, son étrange beauté, qu'il fixe lui-même en de brefs tableaux évocateurs tournés sur les magnifiques côtes de la Nouvelle-Écosse, et laisse la parole aux deux protagonistes dont les voix hors champ ouvrent un dialogue sur la création et la mémoire, mais aussi sur ce qui fait la qualité particulière de la relation entre l'artiste et son modèle. Le résultat est à la fois étonnant et très juste, méditation paisible marquée par le souvenir de la douleur et sa possible rédemption par l'art. – **P.B.**

## Przeprowadzka de Rafaël Ouellet

2003. Ré., scé. et ph. : Rafaël Ouellet. Son : Maciek Rozen. Mus. : James Duhamel. Int. : Marta Golba et Karolina Spodzieja. Prod. : Estfilmindustri/Rafaël Ouellet. Vidéo. Coul. 6 min.

**E**n moins de dix ans, Rafaël Ouellet a filmé plus de cent concerts et plusieurs projets pour la télévision. Mais ses réalisations personnelles – une dizaine – c'est en kinoïte invétéré qu'il les élabore, habité par ce sentiment d'urgence qui crève l'écran dès qu'on voit des œuvres comme *Face b* ou *Dans l'est*. *Przeprowadzka*, un de ses tout premiers titres, en est la preuve flagrante. Tourné à Cracovie et en polonais, il raconte comment une jeune fille obligée de déménager ses meubles durant une journée chez une amie se bute à une porte verrouillée le soir venu. Les gros plans sont nombreux, les jeux de focales multiples et le tournage caméra à l'épaule incessant, comme pour se fusionner aux deux actrices. C'est une manière de filmer – fort utilisée ailleurs, certes – qui se veut directe, franche, sans afféterie, proche du documentaire. Cela donne un cinéma physique et vigoureux, qui ne lâche pas ses personnages, les coinçant dans le cadre. Et qui possède une force indéniable. – **A.R.**



## Les rois de la nuit de Nicolas Rutigliano

2005. Ré. : Nicolas Rutigliano. Ph. : Mathieu Laverdière. Son : Antoine Laverdière. Mus. : Louis Dufort. Int. : Florian Jolicœur, Michel Paradis et Kathleen Morneau. Prod. : Polygone/Nicolas Rutigliano. Dist. : Vidéographe. Vidéo. Coul. 38 min.

**L'**œuvre construit un espace proprement cinématographique qui est de moins en moins souvent exploré par le cinéma : elle n'est ni film de fiction ni documentaire, mais plutôt un essai sur la lumière et le son, le mouvement et l'espace, qui propose un pacte entre la poésie formelle née du travail de composition et le « réalisme » des scènes montrées. Les trois travailleurs de nuit dont on suit les routines respectives – un concierge à la >>

## Le pont de Guy Édoin

2004. Ré. et scé. : Guy Édoin. Ph. : Serge Desrosiers. Mont. : Philippe Gagnon. Son : Claude Beaugrand. Int. : Catherine Bonneau, Patrick Hivon, Sarah Gravel, Vénutia-Ludivine Dubé-Reding. Prod. : Metafilms/Pascal Bascaron et Sylvain Corbeil. Dist. : Locomotion. 35 mm. Coul. 13 min.

**C**e premier volet d'une trilogie intitulée « Les affluents » (*Les eaux mortes* en sont le deuxième) étonne par son ambition cinématographique, l'emploi du Cinemascope (pour un court métrage !) n'étant pas le moindre moyen qu'emploie le réalisateur pour raconter une histoire aussi cruelle que taboue : un frère et une sœur font l'amour, puis se décident à noyer leur enfant infirme. Tout chez Édoin doit participer d'une suffocante horreur : les couleurs saturées de matérialité, la plastique des plans, la musique comme ponctuation, autant que le voyeurisme, la nudité et la frénésie sexuelle. C'est audacieux de bout en bout, à la fois très réaliste et très symbolique, ne serait-ce que par ce ruisseau qui, à la fin, devient blanc : pollution par le lait certes (une fermière traite une vache tout près) mais qui renvoie inévitablement, par métonymie, à une autre pollution, celle du sperme. Cru, chargé et sombre, le film se remarque par son impeccable construction. – **A.R.**



Place Ville-Marie, un surveillant dans le ventre du barrage LG4, une conductrice de déneigeuse dans les rues de Québec – sont de la sorte magnifiés par le travail du cinéaste, qui nous les présente comme des *rois*, enveloppés de leurs habits de lumière et régnant sur le monde par la précision, la simplicité et la beauté de leurs gestes. Aucune parole n'est prononcée, mais des intertitres (« Gestes », « Refuge », « Espaces intermédiaires », etc.) ponctuent le déroulement des images comme s'il s'agissait d'un parcours à la fois abstrait et tout à fait terre à terre. – **P.B.**

### **SNOOZE** de Stéphane Lafleur

2001. Ré. et scé. : Stéphane Lafleur. Ph. : John Ashmore. Mont. : Sophie Leblanc. Son : Martin Allard. Int. : Jean-François Nadeau et Aurore de Cristini. Prod. et dist. : Qu4tre par Quatre Films. 35 mm. Coul. 10 min.

**C**'est un « bricolage mental » de 10 minutes – durée habituelle de la fonction « snooze » sur les radios-réveils – dont la texture et l'organisation nous plongent dans un sympathique délire qui n'est pas sans rappeler l'état de demi-conscience caractéristique des moments qui précèdent le réveil. Des images se bousculent, des phrases sont répétées, une boucle se forme entre les lieux et les personnages, qui sont moins les points de repère d'une histoire que les faibles indices d'un état à mi-chemin entre la fuite et l'immobilité. La réussite du film tient à son onirisme cru, véritable petit voyage du côté du rêve, « état diffus d'une poussière de sensations actuelles », comme le décrit Gilles Deleuze. Et en prime, c'est bien le rêve d'un cinéophile auquel on a droit, puisqu'il prolonge en le transformant et l'actualisant le souvenir d'un film, *À bout de souffle*, dont il reste ici un rythme, un accent, une présence, un lieu, un titre aussi qui joue peut-être comme la clé du songe. – **P.B.**

### **Tennessee** de Denis Côté

2005. Ré. et scé. : Denis Côté. Ph. : Rafaël Ouellet. Mont. : Christian Laurence. Son : Denis Côté et Mathieu Dubus. Int. : Rosivell Arevalo. Prod. : Nihilproductions et Kino. Dist. : Nihilproductions. Vidéo. Coul. 9 min.

**P**roduit pour Kino, ce court de l'auteur des *États nordiques* a tout du bel exercice de style parfaitement maîtrisé. Dans



et précis, qui trouve la bonne distance et s'y tient. Ce regard permet au cinéaste d'éviter tous les pièges qui le menaçaient : complaisance, moralisme, esthétisme. Au lieu de cela, une certaine crudité permettant d'approcher l'essence d'une misanthropie qui vire à l'autodestruction. Et toute cette répugnance, ce dégoût pour l'humanité, Giroux arrive admirablement à nous les faire sentir dans le dernier plan du film, lorsque son personnage soutient longuement le regard de la caméra, renvoyant son désarroi au cinéaste et au spectateur. Impossible de ne pas reconnaître dans ce plan la marque d'un metteur en scène. – **M.J.**

les entrailles glauques d'un hôtel labyrinthique où une caméra pressée nous entraîne, une femme nettoie les chambres souillées et prépare les lieux pour la clientèle à venir. Sur la bande-son, une voix féminine tient des propos érotiques. Un malaise sourd naît de ce télescopage entre l'aspect glacial d'un réel aseptisé et le fantasme virtuel d'une sexualité crue. En écho, une citation de Warhol joue de l'opposition entre amour fantasmé et amour vécu. Avec ses espaces froids, ses couleurs délavées, ses ambiances blafardes, le film rappelle à la fois *Speaking Parts* d'Atom Egoyan et la série-culte *The Kingdom* de Lars von Trier. Sexualité phobique, inquiétante étrangeté, ambivalence du réel, violence rentrée, tout l'univers de Denis Côté est ici synthétisé en une micro-fiction orchestrée avec un plaisir pervers pleinement assumé. On attend la suite avec impatience. – **G.G.**

### **L'ultima notte** de Mathieu Guez

2003. Ré., scé. et mont. : Mathieu Guez. Ph. : Jean Quelquejeu. Int. : Gregory Barco, Clémence Thioly, Adrien Laligue. Prod. : Mathieu Guez/Theo Films Montréal. Dist. : Locomotion. Vidéo. Coul. 19 min.

**L**es voyages au bout de la nuit sont souvent d'une mélancolie à fendre l'âme. Dans une chambre d'hôtel, un couple en rupture invite un jeune prostitué pour perturber l'ordre des jours et précipiter la chute. L'amour est un paradis perdu et il laisse ici les corps fourbus et accablés dans la déliquescence d'une aube sans promesse. Dans cette nuit de peu de mots s'engouffre le désir à nu, alors que le temps se délite langoureusement au son des harmonies soyeuses de Lamb Shop et de Bruce Springsteen. À l'affût, la caméra capte, avec une même sensibilité aiguë, la sexualité crue, l'implosion des affects et les moments en suspens où une insondable solitude suinte de tous les replis du réel. Ambiances troubles pour un temps présent désenchanté... Chez Mathieu Guez, le désespoir se traîne loin de l'ivresse des amours libertaires à la Visconti (*Violence et passion*) auquel peut faire penser ce trio illusoirement uni par la chair dans la dérive du monde. Un cinéaste à suivre. – **G.G.**

*Panorama établi par André Roy*

### **Le rouge au sol** de Maxime Giroux

2005. Ré. : Maxime Giroux. Scé. : Alexandre Laferrière. Ph. : Sara Mishara. Mont. : Mathieu Bouchard-Malo. Son : Arnaud Derimay, Jean-Christophe Verbert et Louis Colin. Mus. : Martin Pelland. Int. : Martin Dubreuil et Monique Pion. Prod. : NùFilms/Paul Barbeau. Dist. : NùFilms. 35 mm. Coul. 17 min.

**R**ésumer l'histoire du *Rouge au sol* est forcément insatisfaisant : le lendemain d'une cuite terrible, un jeune homme désabusé a une conversation franche avec sa mère. Cette insatisfaction découle du fait que si l'anecdote est claire, elle ne dit pas ce qui constitue l'essentiel du film de Maxime Giroux, c'est-à-dire le regard. Un regard soutenu mais jamais voyeur, atten-